

\* \* \*

Elles marchent ! Dans le silence du matin, le bruit des machines fait vibrer légèrement le plancher. Thomas ne tient pas en place. Il monte au deuxième, aspire l'odeur que dégage la pâte en tournant, jette un coup d'œil par les fenêtres du fond qui donnent sur le fleuve, parle aux ouvriers, plaisante avec les filles préposées à l'emballage, retourne dans la salle où, au milieu, trône un four qui lui paraît immense, auprès de celui de la boulangerie de son père, redescend à l'entrepôt et déambule parmi les gros sacs remplis de farine, de sucre et de chocolat en poudre. Il éprouve l'envie de toucher, de palper et de goûter les biscuits qui refroidissent sur les grandes plaques, mais il se contraint et retourne à son bureau. Bientôt, le camion va arriver, puis les hommes vont charger les caisses et partiront les porter aux clients.

« Les biscuits Bouchées ont du succès. » Thomas relit une fois de plus le slogan publicitaire qu'il avait

fait imprimer sur des larges bandes de carton, fixées sur son mur. Adam avait protesté.

- De notre nom de Boucherville, un bon nom de Canadiens, établis depuis toujours au pays, tu viens de faire une sorte de caricature.

- Mais voyons papa, s'était objecté Thomas. Cela ne serait pas plus convenable de fabriquer des biscuits de Boucherville. C'est trop long et pour mettre une annonce dans les journaux, cela coûterait beaucoup plus cher, sans parler des inscriptions sur les paquets. Pense à cela surtout. L'essentiel, c'est qu'on utilise ta recette, ton invention, ton mélange et ta façon de décorer avec un fruit confit.

- Oh, laisse donc, s'était fâché Adam. Les biscuits fabriqués dans une usine ne peuvent pas avoir le même goût que les miens. Inutile de me jeter de la poudre aux yeux. Je ne suis pas né d'hier !

Le seul argument susceptible de convaincre Adam fut celui de Léo Durand qui, tout en ayant acheté le restaurant Drury's, avait décidé néanmoins de garder son ancien nom. Puisque monsieur Durand, agissait ainsi, cela signifiait que son fils avait peut-être raison de tenir à ses biscuits « Bouchées ». Il n'en reste pas moins qu'Adam refusa de fermer la boulangerie avant la fin de l'année. Comme par le passé, il continua donc à faire ses pains et ses tartes, à bavarder avec ses clients et à dormir peu la nuit. Mado travaille avec lui et il lui verse un salaire.

Thomas étale ses papiers sur la table. L'achat de la machinerie avait englouti ce que le notaire du docteur Leroy leur avait donné, à eux trois, mais, grâce à Léo Durand, Thomas a obtenu un prêt à court terme, ce qui lui permet d'attendre les rentrées de fonds. Certains clients payent sur réception, d'autres demandent des délais... Thomas soupire, allume une cigarette, inscrit les deux dernières commandes qu'il vient de recevoir et passe dans la pièce à côté. En fait, ce ne sont que deux réduits poussiéreux, meublés de tables boiteuses et de chaises achetées à la vente-bénéfice de la Société Saint-Vincent-de-Paul, mais pour Joseph, comme pour Thomas et surtout pour Mado, ce sont « les bureaux de la direction ».

- Crois-tu qu'on va être en mesure de faire la paie, vendredi ? demande Thomas à Joseph.

- Je ne sais pas encore. Cela dépendra de ce qui va rentrer en caisse d'ici là. C'est drôle, pour la première fois de ma vie, je réalise qu'il est plus facile de faire le travail pour lequel on reçoit son salaire que d'en avoir un où il faut payer les autres.

L'odeur de la bière flotte dans l'air et Thomas remarque que deux bouteilles vides traînent dans le coin, derrière la chaise de son frère, bien qu'il ne soit que neuf heures du matin... Il a envie de faire une remarque, mais se retient et sort. Justement, quelqu'un arrive dans la cour.

- Comme ça, tu ne veux plus te commettre avec moi, dit Sam en descendant du camion. Pourtant, je croyais te faire plaisir en te rendant visite entre deux livraisons.

- Sam ! s'écrit Thomas, ravi ! Viens vite que je te montre notre usine. On va faire le tour du propriétaire et ensuite je t'emmène à mon bureau.

- Je n'ai pas beaucoup de temps, proteste Sam pour la forme, mais, curieux, il suit Thomas, pénètre à l'intérieur et monte à l'étage. Les voilà en train de passer à côté du grand four. Thomas attrape au vol un biscuit, le fait goûter à Sam et demande à la femme qui fait des paquets de préparer une commande spéciale pour son ami. Au cours de la visite, il l'observe à la dérobée en s'attendant à des réactions admiratives qui ne viennent pas.

Derrière leur dos, une ouvrière dit à l'autre :

- Moé, j'haïs assez ça les étranges. C'est du monde d'ailleurs, juste bon pour prendre nos jobs. Maudits étranges !

- Tu l'as entendu ? demande Sam à Thomas. Vous avez du courage tous les deux, toi et Joseph. Tant que mes sœurs, ma mère et mes frères tiennent les magasins avec moi, je suis tranquille. Mais chaque fois qu'il me faut engager quelqu'un, ne serait-ce qu'un livreur ou un commis, j'hésite. C'est ma mère qui m'a appris que, lorsqu'on commence à dépendre des autres, les revenus baissent.

– Écoute, Sam, ce sont des pauvres bougres, des braves gens, en fait, mais élevés dans la grande ville. Jamais chez nous, à la campagne, on ne s'exprimerait de cette façon. Tu connais mon père. Il ne parle pas à tort et à travers, n'a pas cet accent et n'utilise jamais des termes pareils. Moi-même, j'ai du mal à m'habituer. Quand je les écoute, je me demande parfois ce qu'ils veulent dire parce que je ne les comprends pas. Ce n'est pas leur faute. Ils ont appris tant bien que mal un peu de français à l'école, un peu d'anglais en travaillant et ils en font un mélange plutôt pénible.

– C'est en somme comme le yiddish, se moque Sam, pour les oreilles d'un Allemand ou même d'un Juif qui connaît bien l'hébreu. À la maison, nous parlons hongrois, notre langue maternelle, mais nous avons aussi appris l'hébreu à l'école du samedi ; n'empêche que dans les affaires le yiddish est souvent utile. En hébreu, on exprime des idées élevées et nobles. En yiddish, on fait des affaires et on critique les mauvais créanciers.

Ils entrent dans le bureau de Joseph, et Sam pose sur la table une petite boîte en bois, joliment sculptée, peinte de couleurs vives.

– Cela vient de mon pays, dit-il. C'est un objet qui porte bonheur selon ma tante. Mais parlons d'affaires. Je vais vous donner une grosse commande à condition que je puisse être sûr que vous allez respecter les délais de livraison. Dans mes deux épiceries, vos biscuits se vendent bien et cela peut aller en augmentant.

Joseph se lève et dit bêtement, comme pour prévenir les questions :

– J'ai perdu mon bras gauche dans l'aventure, mais je me débrouille fort bien avec un seul bras. Cela ne me gêne plus. Tu peux compter sur Thomas et sur moi.

– Nous, les Juifs, nous sommes des pacifistes et nous devons avoir raison, tout compte fait. Notre religion nous défend de faire la guerre.

– Qu'est-ce qu'il dit ? demande Joseph à Thomas.

Il écoute la traduction, puis fixe de ses yeux, Sam.

– Dis-lui, Thomas, que j'ai rencontré à Madrid beaucoup de Juifs de diverses nationalités qui sont

venus du bout du monde pour aider les républicains. J'ai même travaillé avec un Juif hongrois, communiste, qui s'occupait du recrutement des volontaires. Lors d'une escarmouche, il a été pris et torturé par les nationalistes. Ils l'ont enterré vivant, paraît-il, après lui avoir crevé les yeux. Jusqu'au bout, il a hurlé en hébreu et, comme personne ne parvenait à le comprendre, ils n'ont pas eu pitié de lui et ne l'ont pas achevé.

– Laisse, lui ordonne Thomas, je ne veux pas traduire. Oublie l'Espagne !

Sam les observe en silence, tantôt l'un et tantôt l'autre. Il est difficile de deviner ce qu'il a retenu de leur conversation, mais il est évident qu'il se sent pris à partie.

– Partout, on torture les Juifs, dit-il finalement. En Autriche, les fascistes expulsent des familles qui, ne sachant pas où aller, se réfugient en Pologne en espérant émigrer de là aux États-Unis. On ramasse justement des fonds, dans notre communauté, pour leur venir en aide. Ils ne sont ni communistes, ni républicains, ni nationalistes, et pourtant on ne les laisse pas vivre leur existence, chez eux, à l'endroit où ils sont établis depuis toujours parce qu'ils sont juifs. Allons, je dois m'en aller. À la prochaine...

Thomas accompagne Sam dans la cour.

– J'ai décidé de fermer le magasin de Westmount. Mes frères m'en veulent, mais ma mère est d'accord.

– Pourquoi as-tu fait cela ? s'étonne Thomas.

– Les Canadiens anglais ne voulaient pas acheter chez les Juifs. J'ai compris ma leçon. Tant qu'à perdre de l'argent là-bas, sur les hauteurs, je préfère encore développer notre magasin de la rue Saint-Laurent et en ouvrir un autre dans l'est. Ils sont plus humains, les Canadiens français et ils apprécient... Remarque, eux aussi sont antisémites, à leur façon. Je suis allé voir des cultivateurs pour signer des contrats de livraison. C'est à peine s'ils ont daigné me parler. Pourtant, au lieu d'acheter des légumes qui arrivent des États-Unis, je préférerais m'approvisionner chez eux.

– Si tu apprenais à parler français, ils te recevraient autrement, constate Thomas. C'est ta faute, pas la leur.

– Je vais m’y mettre et on verra bien si tu as raison. D’ici quelques mois, on devrait avoir des fournisseurs permanents. Si cela ne réussit pas, j’abandonne. Je n’ai pas de temps à perdre. Remarque, je ne sais trop pourquoi je te parle de mes affaires. Vois-tu, Thomas, pour moi, il n’y a que la famille. En dehors de toi, je n’ai pas d’amis, pas de copains, pas de loisirs, pas de journées libres, pas de vacances et je ne tiens pas à en avoir. Enfin, ce que je voulais te dire, c’est que...

Sam hésite, s’appuie contre son camion et baisse la tête.

– Ma mère ne vit que pour nous et pour le travail. J’ai pensé à lui faire une surprise. En Hongrie, on avait un lopin de terre. On habitait à la campagne. Il y avait des arbres, des fleurs, des poules... Elle ne se plaint pas ma mère, elle ne dit jamais rien et elle ne demande rien pour elle. Tu ne comprends pas, parce que toi, tu n’as pas de mère et puis toi, tu es marié. Cela doit être différent. Cela change tout. Moi, je ne connais même pas de filles. Quand le temps viendra, la marieuse va me présenter une femme et je vais l’épouser. C’est comme cela que ça se passe chez nous.

– Ton père...

– Laisse, je préfère ne pas en parler. Il passe ses journées à la synagogue et, d’ailleurs, il est très malade. C’est à peine si on le voit à la maison. Même la nuit, il reste là-bas, au temple. Il prie pour nous tous, nous les Juifs.

Thomas est gêné. Jamais Sam ne lui en avait dit autant sur sa vie, ses problèmes et ses intentions. Il l’avait toujours connu pressé, au-dessus de ses affaires, sûr de lui et comme détaché des réalités autres que celles liées à son commerce.

– Oh ! c’est simple, lui lance brusquement Sam. J’ai économisé un peu d’argent sur ce qui me revient. Je l’ai placé dans des actions et elles ont monté. J’ai de quoi acheter un peu de terre pour ma mère et j’ai trouvé un coin, à Saint-Agathe. Un coin isolé, au bord d’un lac, entouré d’arbres. La route n’est pas terminée et le prix est très raisonnable. Seulement, le propriétaire a refusé mon offre. Il ne veut pas vendre à un Juif. Le curé n’est pas d’accord et les gens dans le voisinage, non plus.

Alors, je me suis demandé, si toi, tu ne pourrais pas me rendre service... Acheter à ton nom... Tu veux bien Thomas ?

– Cela va se savoir, dit lentement Thomas. Quand ta mère arrivera là-bas, ils lui rendront l’existence difficile. Je sais de quoi je parle. Remarque, je suis prêt à signer le contrat quand tu le voudras, mais je préfère te mettre en garde.

Thomas ne tient pas à raconter à Sam comment son oncle Anselme s’était débarrassé, autrefois, d’un Juif qui voulait installer une épicerie au village. Cela avait été une histoire épique où avec la complicité de tous les habitants, il s’était débrouillé pour répandre le bruit que le Juif allait vendre des produits empoisonnés. Le dimanche, le curé l’avait même annoncé comme ça, en bavardant avec les gens, après la messe. Thomas avait ri à gorge déployée quand l’oncle Anselme avait mimé, lors d’une veillée, les réactions du Juif, mais soudain, là, dans la cour de son usine, face à Sam, il en a honte.

– Curieux, ils vendront à un Canadien anglais, protestant, mais pas à moi, juif. Pourquoi est-ce ainsi ? Pourtant je suis plus proche d’eux que les riches de Westmount et je les aide à ma manière, tandis que ceux de là-bas les méprisent.

– Je signerai le contrat, répète Thomas, de plus en plus mal à l’aise, et au besoin j’irai leur parler à tous, y compris monsieur le curé.

– Merci, Thomas.

Sam lui tend la main et la secoue avec un air sérieux qui confère à ce simple geste de solennité d’un pacte.

– Ah oui, de ton côté, n’oublie pas ce que je t’ai dit. Avec la famille, on s’arrange toujours, mais quand on commence à avoir des ouvriers, des étrangers, les choses se gâtent. Tôt ou tard, ils vont te traiter comme un patron, un ennemi et ils vont te mettre des bâtons dans les roues.